

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 26

Bibliographie

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il ne s'en fit pas faute et, loyalement, apprêta un civet tout à fait d'après la recette qui veut que, pour faire un civet, on prenne un lièvre et non pas un matou.

Le plat n'était pas sur la table que déjà nos convives en avaient humé les arômes, et diagnostiquaient sûrement sinon le sexe de la bête au moins son genre et son espèce. Pas plus qu'on apprend aux vieux siages à faire la grimace, on apprendra aux Ormonans à distinguer un lièvre, mort ou vif, cru ou cuit, d'un cabri ou d'un veau. Le braconnage est, là-haut, la forme la plus ordinaire du péché originel.

Mais l'aubergiste, ignorant de ces choses et jaloux de faire apprécier les merveilles de sa cuisine, crut opportun de venir, aux premières bouchées, renseigner les convives sur l'état-civil du ragoût. Avec les égagements d'œil et les airs importants d'un homme qui révèle des mystères insoupçonnés, il répétait, montrant le plat : « Hase ! das ist Hase ! » Du coup la charge fut montée, sans consultation préalable. Chacun se fit la mine de goûter à un mets inconnu dans l'histoire. En les voyant mâcher avec circonspection et se regarder les uns les autres avec étonnement, le Soleurois enflait sa voix pour crier encore : « Hase ! comme si l'allemand vociféré dût être plus accessible à des cervelles welches. Peine perdue : les welches persistaient à n'y rien comprendre. Alors il recourut aux gestes, portant à la tête ses mains qu'il agitait en forme de longues oreilles, puis lançant en avant les bras, pour simuler la course du lièvre poursuivi.

Le succès fut étonnant : un éclair d'intelligence passa dans le regard du caporal Pernet qui, triomphalement, s'écria : « Verstanden », et se mit à braire : « Hi ham ! hi ham ! hi ham ! »

Suffoqué, le pauvre aubergiste prit sa tête à deux mains, sans songer cette fois à s'en faire encore des oreilles, et tout courant s'en fut dans sa cuisine exhaler son indignation.

Les rires homériques dont on salua sa retraite n'empêchèrent qu'au surplus on ne fit grand honneur au civet de bourrique. Mais il est maintenant, au *canton de Soleure*, un excellent confédéré auquel vous ne ferez pas croire qu'un Vaudois puisse avoir un atome de jugement...

EN DOUCEUR. — Un mari d'humeur très-débonnaire que sa moitié avait l'habitude d'accabler, pour des riens, des plus grossières injures, perdit un jour patience et lui dit :

— Tu es pourtant la plus méchante créature qui existe.

— Comment ! tu peux me dire une pareille injure ?

— Tu as bonne grâce de te montrer si susceptible; ne m'en dis-tu pas tous les jours de plus cruelles ?

— C'est autre chose : toi tu es habitué à mes grossières, mais moi je ne suis point habituée aux tiennes et je ne les souffrirai pas.



LA LETTRE ANONYME

Avez-vous un cousin, chères Vaudoises ? Avez-vous seize ans ? Aimez-vous éperdument ce cousin ?

J'avais un cousin, j'avais seize ans, et j'aimais éperdument ce cousin.

Ce furent de délicieux tourments et, bien que cette aventure ait failli tourner au tragique pour moi, je vous en souhaite une semblable.

Or donc, j'avais un cousin, le beau Philippe, étudiant en droit, et j'aimais éperdument mon cousin Philippe.

D'abord, Philippe n'était pas mon cousin du tout. J'étais orpheline; son père, mon Parrain; sa mère, ma Marraine m'avaient recueillie.

Mon cousin Philippe, que j'appelais à ce temps-là, Philippe tout court, avait déjà une place très grande dans mon cœur et ce nom de Philippe me semblait sec et froid. J'offris à Philippe de l'appeler « Petit

Parrain » en allusion à son père. Philippe renifla énergiquement sa désapprobation. Je proposai : « Petit marrain » en pensant à sa mère, ma marraine. Philippe frappa du pied en criant : « Bête ».

Nous convinmes pour « cousin » qui du reste parente et voisine avec « parrain » et « marraine », et ainsi, j'eus, outre mon Parrain et ma Marraine, mon cousin Philippe.

Je vous parle du temps où j'étais encore en chaussettes, en jupes courtes et en cheveux flottants.

Mon cousin Philippe enroulé, emballé dans le châle des Indes de Marraine — aujourd'hui, on en fait des tapis de table et on en drape les pianos — trônait, fatal et avantageux, dans un grand fauteuil, quand, pour lui témoigner ma sympathie, je lui offris gracieusement et mon cœur et ma main.

— T'es bête, me dit-il en essayant, du revers de la main, son nez qui coulait copieusement, que veux-tu que j'en fasse ?

Et pourtant, Léonie, la servante de Marraine m'avait appris que c'est ainsi que les offres se présentent aux demoiselles par les messieurs. Ici, les rôles étaient renversés, il est vrai, mais cela n'avait guère d'importance, n'est-ce pas ?

Sans doute, mon cousin Philippe ne savait rien de tout cela, aussi expliquai-je plus précisément :

— C'est que quand on sera grand, on se mariera.

Là-dessus mon cousin Philippe se redressa, prit dans son châle des Indes une pose d'Assuré, fit des deux bras, un geste digne du potentat asiatique et articula ces mots vaudois :

— On verra voir...

Ce passé suffit n'est-il pas vrai, à situer mon cousin Philippe et moi-même.

J'avais atteint l'âge de seize ans et, comme je vous l'ai dit, j'aimais éperdument mon cousin Philippe qui, lui, restait impénétrable à l'endroit de ses sentiments.

Un jour, il avait négligemment énoncé devant nous trois, Parrain et Marraine, et Léonie qui servait à table, qu'il préférait les blondes. Or, ceci me brisa quasiment le cœur, car je suis non pas brune, mais noire, à tel point qu'à l'école supérieure que je fréquentais, mes bonnes amies et ennemis, aussi nombreuses dans un clan que dans l'autre, m'avaient surnommée « Merinos » et je méritais ce nom. Vous me voyez d'ici, des cheveux crépés, d'un noir de charbon.

Or, parmi mes bonnes amies et ennemis, il en était un certain nombre qui fréquentaient assidûment la maison de Parrain et Marraine, attirées en partie, par l'amiable accueil de ceux-ci; en partie, par leur amitié pour moi et aussi par l'espérance d'y rencontrer le beau Philippe, mon cousin Philippe.

Pensez que je ne m'en doutais nullement. J'étais tellement sûre que mon cousin Philippe était à moi, pour moi, qu'il ne me serait pas venu à l'idée qu'une de mes bonnes amies ou de mes ennemis pût s'en emparer.

Je ne me méfiais donc d'aucune d'elles. Je crois même que je leur laissai voir mes sentiments pour mon cousin Philippe.

C'était, vous concevez, comme un grand soleil qui rayonnait en moi. Allez cacher ce rayonnement ! Autant retenir les rayons du soleil avec la main !

Mes bonnes amies et ennemis ne faisaient jamais d'allusion à mon amour pour mon cousin Philippe.

Une, pourtant, une seule : d'abord discrètement, puis, s'insinuant petit à petit dans ma confiance, elle en vint à me dire, très prudemment, très doucement, que j'étais bien enviable d'être aimée du beau Philippe.

Mais étais-je aimée ? Je n'en savais rien moi-même. J'aimais mon cousin Philippe, cela me suffisait et si parfois j'avais quelque inquiétude au sujet d'un amour dont il n'avait jamais parlé, je m'en défaisais promptement et cela ne m'empêchait ni de dormir, ni de manger, ni d'être une écolière passable.

Cette jeune personne, parmi celles qui fréquentaient régulièrement chez Marraine, appartenait à l'un des clans sus-mentionnés, bonnes amies ou ennemis, je n'aurais su le dire.

Nous l'avions surnommée Griotte. Vous voyez que nous pratiquions ferme cette mode des surnoms.

Griotte était blonde, avec de grands yeux bleus auxquels elle donnait, surtout en présence de mon cousin Philippe, une expression mélancoliquement tendre.

La plupart de mes bonnes amies et ennemis l'admirait parce qu'elle savait tout.

D'autres — les bonnes amies et ennemis et j'étais du nombre — trouvaient Griotte fadasse... à voir; et c'était drôle, car d'autre part, elle méritait son nom. Il nous revenait d'elle souvent, par derrière, de petits traits et propos acides et aigrelets...

Ce fut à ce temps-là que nous prîmes part à une fête de bienfaisance dont Marraine était une des organisatrices, c'est à dire que seize d'entre nous, jeunes filles, dansèrent un ballet en costume vaudois.

(A suivre) Mme David PERRET.

LES SPECTACLES

ROYAL BIOGRAPH. — Au programme de cette semaine deux « as » : *La Caravane*, splendide drame du Far-West en 4 actes, d'une portée dramatique des plus intenses et dont l'action se déroule dans des scènes sauvages et pittoresques. *Une fille d'Ecosse*, excellente comédie sentimentale en 3 actes. Citons encore *Dix minutes au Music-Hall*, le *Gaumont-Journal*, avec ses actualités mondiales. Dimanche 26, matinée interrompue dès 2 h. 30.

CIRQUE KNIE. — Le cirque Knie installé depuis une semaine place du Tunnel fait tous les soirs tente comble. Et ce succès s'explique pleinement. Depuis hier soir, vendredi, programme nouveau et tout-à-fait sensationnel.

A MOI. — Un drôle paraissant devant le juge pour avoir maltraité sa femme, se récriait en ces termes :

— Comment ! je ne pourrais pas battre ma femme, à moi ? dans ma maison, à moi ? avec un manche à balai, à moi ?



ASSOCIATION DES VAUDOISES

Le Chœur des Vaudoises de Lausanne fera une course pic-nique à Montherond le dimanche 3 juillet et se propose de donner un petit concert l'après-midi à l'église. Les membres de l'Association et les amis du Chœur y sont cordialement conviés.

BIBLIOGRAPHIE

La livraison de juin 1921 de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* contient les articles suivants :

Henry de Varigny : Après la mort. — Georges Eliot : Le mystère impitoyable. Nouvelle. (Troisième et dernière partie.) — Louis Léger : Le rénovateur de la littérature serbe. Vouk Stefanovitch Karadjitch.

— A. Michelot : L'Amérique contre l'Angleterre. La rivalité entre les marines marchandes de l'Angleterre et des Etats-Unis. — Louis Avennier : Un médecin suisse à Potsdam. Zimmermann et Frédéric II. — J.-L. Perret : Kalevala, le trésor du peuple finnois. (Seconde et dernière partie.) — Chroniques allemandes, suisse, romande, scientifique, politique. — Variétés : La Ligue des Nations en 1826.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE PHOTO-PALACE - LAUSANNE

Rue Richard,

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.